

aux émanations malsaines de marécages couverts de mangliers, et ils étaient sous la même latitude qu'au cap Corse.

Comparons maintenant, au point de vue de la salubrité, l'Afrique intertropicale avec les autres parties du même continent. Lorsque je m'occuperai de l'influence pernicieuse qu'ont pour nos marins les côtes occidentales, je trouverai dans l'histoire toute récente du steamer *Eclair* une preuve du danger des émanations auxquelles on rapporte l'origine de la fièvre des côtes. J'ai à peine besoin d'ajouter que ces effets mortels se font principalement sentir sur les blancs qui habitent ces malheureuses contrées; jugez-en, du reste, par ces chiffres, que j'emprunte au rapport de Bathurst sur la mortalité de l'une de nos colonies : « En 1824, il y avait à Sierra-Leone 346 soldats européens; 301 moururent pendant la saison des pluies; en 1835, sur 1,193, on en a vu périr 621; on envoya dans les îles de Los, au nord de l'établissement, 108 jeunes gens, 62 succombèrent. » Au surplus, l'influence de ce climat épouvantable atteint les animaux aussi bien que l'homme. Dans la relation des voyages qui ont été faits dans l'Afrique occidentale en 1845 et en 1846, John Duncan nous apprend qu'au cap Corse, l'agriculture a fait très-peu de progrès, et qu'il faut attribuer ce ré-

indépendante, la leucocytose pathologique est tout aussi douteuse à mes yeux que l'affection pigmentaire, et je ne pourrais que me répéter. Enfin la question du processus générateur des globules blancs se rattache à la physiologie de la rate et des glandes lymphatiques, et non point à l'histoire des fièvres paludéennes.

Bright, *Reports of medical cases selected*, etc., pl. 17-19. London, 1831.

Annesley, *Researches into the causes, nature and treatment of the more prevalent diseases of India*, etc. London, 1828.

Haspel, *Maladies de l'Algérie*.

Stewardson, *On remittent fever*, etc. (*American Journal*, 1841-1842).

Meckel, in *Der Zeitschrift für Psychiatrie* von Damerow, 1847, und *Deutsche Klinik*; 1850. (Citation empruntée à Frerichs.)

Frerichs, *Klinik der Leberkrankheiten*; mit einem Atlas von 12 col. Stahlstich-Tafeln, etc. Braunschweig, 1861.

Virchow, *Archiv für pathol. Anatomie*, 1849 et 1853. (Citation empruntée à Frerichs.)

Eisenmann, *Malaria-Krankheiten* (*Constat's Jahrestbericht*, etc. Würzburg, 1860).

Grohe, *Zur Geschichte der Melanämie*, etc. (*Virchow's Arch.*, XX, 1860).

Heschl, *Zeitschrift der Gesells. der Aerzte zu Wien*, 1850.

Planer, *eodem loco*, 1854. (Deux citations empruntées à Grohe.)

Comparez :

Duchek, *Wechselfieber* (*Spital's Zeitung*, 1859.)

Billroth, *Zur normalen und pathologischen Anatomie der menschlichen Milz* (*Virchow's Archiv*, XX, 1861).

(Note du TRAD.)

sultat à l'absence de chevaux : *ces animaux ne peuvent vivre au delà de quelques semaines*; et pourtant la race en elle-même, quoique petite, est extrêmement belle, et elle n'est sujette à aucune maladie.

Il n'existe probablement pas, dans le monde entier, de pays plus salubre que l'Afrique méridionale. Tous les historiens de la dernière guerre de Cafrerie s'accordent à dire que l'état sanitaire de nos troupes était excellent, malgré les manœuvres et les travaux pénibles auxquels elles étaient soumises. Dans un intéressant mémoire publié par le colonel Napier, sous le titre de : *Quelques mois dans l'Afrique méridionale*, je trouve quelques détails surprenants : « Les transitions subites du chaud au froid, et *vice versa*, constituent l'un des caractères de ce climat variable, et néanmoins extrêmement salubre, dans lequel, chose étrange à dire! on peut avec la même impunité dormir sous un buisson en recevant la rosée et la pluie, ou s'exposer pendant toute la durée du jour aux rayons brûlants d'un soleil au zénith. A l'époque où j'étais dans ce pays, je voyais succéder à des journées étouffantes des nuits réellement froides, et nos hommes n'en étaient point incommodés. »

Laissons les côtes occidentales de l'Afrique, et voyons quelles sont les conditions sanitaires de l'île de l'Ascension. A l'époque où cette île fut visitée par Alexander, ainsi qu'il nous le rapporte dans son *Afrique occidentale*, tous les habitants européens et africains étaient en parfaite santé; et même les Européens paraissaient forts et robustes, fait bien rare au-dessous de 7 degrés de latitude. Il y avait là 60 Européens et 40 Africains; toute l'année, et sans en être éprouvés le moins du monde, ils labouraient en plein soleil, pendant sept à huit heures de temps; ils se reposaient au milieu du jour.

Pour compléter ce parallèle, il faut que je vous lise quelques observations de M. Bynoe sur le climat du nord de l'Australie; ces observations sont contenues dans le second volume de *l'Histoire de la découverte de l'Australie*, par J.-L. Stokes : « D'après les renseignements fournis par les journaux de médecine et par une table de météorologie que j'ai dressée (pendant soixante années) pour les côtes de l'Australie, et pendant les saisons les plus diverses, ce continent n'a pas de maladies qui lui soient propres, et tout me porte à croire que cette contrée est d'une salubrité remarquable. Sur les côtes du nord et du nord-ouest, le rivage, formé par un sol boueux, est couvert de mangliers; il existe des polypiers en décomposition; en outre, la température

est très-élevée, et néanmoins on ne voit naître ni fièvres, ni dysenterie. Nos marins, constamment exposés, dans leurs bateaux, à toutes les vicissitudes atmosphériques, ont dormi pendant plusieurs mois sous des berceaux de mangliers; ils étaient tourmentés, pendant les heures du repos, par des nuées de moustiques, et cependant ils ont conservé leur bonne santé. En un seul point de la côte du nord, le climat parut être nuisible (si toutefois cette expression peut être employée ici): c'était sur les rives de la Victoria: la chaleur, pendant une saison, fut si considérable, que deux hommes d'équipage furent atteints d'un *coup de soleil*. Durant notre station en Australie, nous n'avons perdu que deux soldats: l'un est mort de vieillesse, l'autre a été emporté par une dysenterie contractée à Cœpang. »

Mais revenons à l'Afrique. Comment nous rendre compte des conditions climatiques toutes particulières des contrées intertropicales? Je ne sais; ces conditions existent, voilà le fait certain. A quoi sont-elles dues? Là est le problème; il n'a pas, que je sache, été résolu. Il y a là sans doute quelque influence chimique ou physique; mais elle nous est parfaitement inconnue. Existe-t-il du moins quelque moyen de diminuer les ravages de cette fièvre d'Afrique qui tue presque toujours impitoyablement? Il n'y a, ce me semble, qu'une méthode à suivre pour atteindre ce résultat: il faut rechercher et étudier avec soin quels sont les effets de ce climat sur l'espèce humaine.

L'homme est le seul être animé qui, tout en conservant son identité spécifique, soit capable d'habiter sous toutes les latitudes et de se reproduire dans tous les climats; cette faculté, il la doit à la souplesse de sa constitution physique, il la doit aussi aux ressources nombreuses que lui donnent la raison et l'expérience. Mais jusqu'ici il a paru se soucier assez peu de ce don précieux de la nature: tandis que l'histoire, consignait dans ses pages les terribles effets de la guerre, nous montre des peuplades décimées ou détruites, nous cherchons en vain ce qu'on a fait pour sauvegarder ou pour accroître les variétés de l'espèce humaine; et cependant, si nous prenions la peine d'étudier leurs conditions physiques et intellectuelles, nous arriverions sans aucun doute à déterminer la portion du globe terrestre que chacune d'elles doit habiter, et à connaître plus complètement les devoirs que nous avons à remplir pour étendre l'empire de la civilisation. Que désormais donc les arbitres des peuples arrêtent l'œuvre de destruction; que nous ne soyons plus exposés à être témoins de catastrophes aussi effroyables que l'anéantissement des malheureux aborigènes de la terre de Van-

Diémen, et qu'à la voix de la raison (je n'oserais invoquer ici le saint nom de la religion) on laisse inachevé le monument funéraire auquel on travaille depuis le commencement des siècles; et pourtant il faut encore y réserver une place pour une des plus nobles branches de la famille humaine, pour l'Inde de l'Amérique du Nord: car elle est aujourd'hui sans vie.

On sait depuis longtemps que les nègres peuvent affronter impunément les exhalaisons délétères qui tuent les Européens. Cette assertion a reçu récemment une éclatante confirmation. Dans l'expédition du Niger, accomplie en 1841 et en 1842 par les ordres du gouvernement, la mortalité causée par la fièvre devint si considérable, qu'il fut impossible d'arriver au but, et l'un des navires fut sauvé par les efforts du chirurgien qui fit fonction de mécanicien; presque tous les blancs qui composaient l'équipage avaient péri (1). Trois bâtiments avaient été frétés pour cette désastreuse campagne; le nombre total de leurs hommes montait à 145 blancs et 158 nègres: parmi les premiers, 130 furent pris de fièvre sur le Niger, et 40 succombèrent; quant aux noirs, 11 seulement ressentirent les atteintes de la maladie; de plus, elle fut chez eux beaucoup moins sévère, et aucun ne fut frappé à mort. Sur ces 158 nègres, 133 appartenaient à la côte d'Afrique. Ils étaient Africains de naissance; c'étaient surtout des Kroomen, tribu de marins qui, vu leur intelligence, leurs aptitudes nautiques et leur fidélité, pourraient devenir très-utiles entre les mains de quelque nation civilisée. La plupart de ces hommes n'avaient jamais navigué sur les eaux du Niger, et cependant aucun d'eux ne fut malade. Les 25 autres noirs étaient venus d'Angleterre; ils étaient originaires, les uns des Indes occidentales, les autres des États-Unis d'Amérique; il y en avait un ou deux de la Nouvelle-Écosse: c'est à ce groupe qu'appartenaient les 11 hommes qui prirent la fièvre. Aucun d'eux ne mourut, quoiqu'ils eussent tous passé quelque temps en Angleterre, et qu'ils eussent par conséquent quitté depuis plusieurs années les contrées tropicales.

D'après l'observation du docteur M'William, ce fait prouve que « l'immunité dont jouissent les races noires contre la fièvre des pays chauds est détruite en partie par une résidence momentanée sous

(1) La fièvre qui décima le corps expéditionnaire du Niger paraît avoir été une fièvre rémittente. Voyez: William, *Medical History of the expedition to the Niger during the years, 1841-1842*, etc. London, 1843. Pritchett, *Some Account of the African remittent fever, which occurred on board Her M. steamship Wilberforce, in the river Niger*, etc. London, 1843. (Note du Trad.)

d'autres latitudes ». Ce n'est pas le seul enseignement que cette histoire apporte avec elle : sur les 25 noirs qui s'étaient embarqués en Angleterre, 10 étaient des Indes occidentales, et n'étaient jamais venus sur les bords du Niger ; néanmoins ils échappèrent en partie, et ceux qui furent touchés eurent une fièvre très-bénigne ; deux de ces 25 nègres étaient nés dans des pays froids. Il paraît donc que les hommes de la race noire ont une constitution physique qui les rend capables de résister mieux que les blancs à la fièvre délétère des contrées tropicales.

Cette vérité a été démontrée d'une manière bien plus frappante encore par les ravages que la fièvre a commis à bord du steamer l'*Éclair*, lorsqu'il stationnait en 1845 sur la côte d'Afrique. Je n'ai pas besoin de m'arrêter sur des événements qui sont si bien connus de tous ; il me suffit, pour remplir mon but, de vous rappeler que, sur les 40 Kroomen qui étaient à bord, pas un ne fut pris de cette fièvre qui tuait presque tous les Européens : le fait est consigné dans les documents officiels. A l'arrivée du navire en Angleterre, 5 de ces nègres eurent une fièvre légère ; mais sir William Burnett l'a attribuée à leur transbordement ; on les avait fait passer sur le *Worcester*, bâtiment beaucoup plus froid que l'autre.

Le major Forbes nous a donné le compte rendu de onze années de séjour à Ceylan ; entre plusieurs détails intéressants, je vous citerai le suivant. A l'époque où les Anglais travaillaient à établir les routes splendides qui traversent aujourd'hui cette île, ils rencontrèrent quelques localités si insalubres, que les naturels eux-mêmes tombaient victimes de la fièvre ; il eût fallu renoncer à l'entreprise, si l'on n'eût pas remarqué que nos soldats cafres, qui travaillaient comme pionniers, restaient relativement indemnes : grâce à eux, on put achever l'œuvre, même dans les lieux où la chaleur et l'humidité, agissant sur d'immenses dépôts végétaux, produisaient des émanations mortelles pour les autres races d'hommes.

Dans une lecture que j'ai faite en 1844, devant le Collège des médecins, j'ai abordé l'histoire détaillée des différentes races de l'espèce humaine, au point de vue de leur diffusion sur la surface du globe ; je vous renvoie à ce mémoire qui a été publié dans le *Dublin literary Journal* du 1^{er} avril 1844. Quant à la fièvre intermittente, je crois que les observations qui précèdent sont d'un grand intérêt, parce qu'elles en établissent l'origine miasmatique. — Mais je ne puis terminer cette leçon sans vous exprimer encore une fois cette conviction profonde à

laquelle je suis arrivé après de longues méditations : les différentes races de l'espèce humaine ont été créées par l'Être tout-puissant pour s'adapter aux différentes régions de notre globe ; et je ne sache pas d'étude à la fois plus intéressante et plus noble que celle des conditions physiques par le moyen desquelles, chacune des variétés de notre espèce est appropriée à un climat particulier.